

presque à la fin, lorsque la petite flûte, comme d'une soudaine langue de flamme, paraissait rejoindre et capter telle note suraiguë du violon, — l'image même de Paganini était suscitée, magiquement ressaisie en sa réalité presque mythique.

Joseph BARUZI.

Dimanche 19 février. — M. Paray étant toujours souffrant, M. Bigot conduisait encore : il l'a fait avec une grande autorité. Il a donné d'*Antar*, de Rimsky-Korsakoff, une très vivante interprétation, dans le passage notamment où la fée procure à Antar les joies du pouvoir. Nous eûmes là une très belle impression de puissance et de force. Le concert, sauf le *Concerto* de Liszt était composé d'œuvres russes, pour la presque totalité de Rimsky-Korsakoff. Au fond, ces poèmes symphoniques de Rimsky-Korsakoff ne sont très variés ni comme rythmes ni comme thèmes, et le modèle du genre reste encore *Shéhérazade*; ils ne gagnent pas à être entendus en groupe. Dans *Mlada* (nuit sur le mont Triglar), Rimsky-Korsakoff a bien tenté de s'évader des chants ethniques, il n'a réussi qu'une pâle imitation des *Murmures de la Forêt*.

Nous eûmes aussi l'occasion d'entendre une courte pièce de M. René Doire, *Soir à Zaitchar* : une sorte de mélodie chantée par le violoncelle, le violon, puis la flûte, se détache sur une orchestration très discrète; elle exprime l'apaisement de ces belles nuits lumineuses du Sud, où la nature, sous la fraîcheur du soir, respire plus librement. C'est bref et charmant. M^{me} Tikhanova a chanté, de son admirable voix si pure, *Aux Champignons* de Moussorgsky et la *Chanson de Lee* de Rimsky-Korsakoff.

M^{me} Kwast Hodapp qui interpréta le *Concerto en mi bémol* de Liszt, pour piano et orchestre, a un peu bousculé le Final : l'orchestre la suivait comme il pouvait en sa course accélérée. Elle avait, dans la première partie, montré d'agréables qualités de son. Pierre DE LAPOMMERAYE.

Concerts-Padeloup

Samedi 18 février. — Après une excellente interprétation de la *Huitième Symphonie* de Beethoven qui semble presque faire figure de « nouveauté » tant elle a dû céder de fois sa place à la *Neuvième* ou à l'*Ut mineur*, nous eûmes la première audition aux Concerts-Padeloup de *Trois Proses lyriques* de C. Debussy : De Rêve, De Grève, De Fleurs.

Fort poétiques, elles ont été admirablement orchestrées par Roger Ducasse, et tout à fait dans la manière du Maître. L'interprète, M^{me} Cazenave Delambre fit de louables efforts pour en détailler tout le charme subtil, mais sa voix demeura trop faible pour dominer une orchestration touffue.

Je suis fort embarrassé pour vous parler du *Concerto* pour piano et orchestre de M. Tansman. Si j'en crois le programme c'est une fort belle chose. Or, je n'ai distingué qu'un déluge de fausses notes, de dissonances sans saveur, et le moins qu'on puisse dire est qu'il distille un profond ennui. Quand on examine, après cette pyrotechnie d'accords et de traits (dont le caractère agressif ne réussit même pas à réveiller l'intérêt) l'architecture de ce Concerto, on constate qu'elle offre l'aspect de ces pièces d'artifice qui, une fois tirées, ne montrent qu'une carcasse noircie et disloquée, levant vers le ciel des bras impuissants. Maintenant, si j'en juge par un lot de compatriotes Polonais qui applaudit vigoureusement au milieu du morne silence général, tout cela est-il peut-être fort beau et n'y ai-je rien compris.

Autant qu'on peut se rendre compte en semblable circonstance, M^{me} Bouvaist-Ganche apparut une interprète impeccable d'une probité et surtout d'un dévouement à toute épreuve.

Après cette léthargie pleine de cauchemars, nous fûmes réellement heureux d'être emmenés par Rimsky-Korsakoff dans une Espagne de fantaisie, mais remplie de soleil, de couleurs chatoyantes, de danses et de rires.

M. Rhené-Baton et son excellent orchestre furent, comme toujours, à la hauteur de leur tâche et reçurent leur habituel tribut de bravos enthousiastes.

J. LOBROT.

Dimanche 19 février. — Excellente exécution de la tragique, troublante et douloureuse *Tragédie de Salomé*, de M. Florent Schmitt. Exécution honorable de la *Fantaisie* de Schubert-Liszt, par M^{lle} Carmen Guilbert qui, à défaut de suffisante puissance, possède un charme délicat fort appréciable.

Ce fut une heureuse idée que la mise au concert d'un fragment de la *Prêtresse de Koridwen* de M. Paul Ladmirault. Les *Danses du festin*, empreintes d'un attrayant exotisme, sont intéressantes par leurs mélodies si bien dessinées et par leurs rythmes si entraînants. Le succès en fut vif, et nous souhaitons qu'il engage nos associations symphoniques à mettre moins rarement sur leurs programmes le nom de ce musicien de sûre valeur.

Les *Pupazetti* de M. Casella furent estimés fort divertissants. Les jeux chorégraphiques des marionnettes sont disposés avec beaucoup d'esprit, de gaieté et d'humour. Et la séance s'acheva sur l'audition de deux fragments de l'*Oiseau de feu* de M. Stravinsky. René BRANCOUR.

CONCERTS DIVERS

Concerts Poulet (15 février). — Avec autant de puissance qu'auparavant il l'avait fait pour d'autres symphonies beethoviennes (*Ut mineur* ou *Héroïque*, par exemple), Gaston Poulet est parvenu, dès cette première journée, à ramener la *Symphonie avec chœurs* sur le plan d'où trop souvent ailleurs tant d'exécutions paresseuses l'arrachèrent. Plan de l'éperdument vivant et expressif; où la connaissance ne se dégrade jamais en facilité et en habitude.

Comment, en la continuité du souvenir que laisse en nous une interprétation telle que celle-là, isoler l'image de quelques instants dominateurs? Il faudra, en tout cas, marquer que jamais, précisément, la continuité ne fut rompue; et si tels ou tels détails émergent de la mémoire, ils seront de ceux, toujours, qui auront empêché de pareilles ruptures, là où ailleurs l'automatisme se substituait à l'élan vital.

Je songe notamment à la manière perpétuellement animée et diverse dont fut joué le *Molto vivace*, sans que d'ailleurs pour cela la scrupuleuse rigueur rythmique fût démentie. Ou encore à la majestueuse façon dont se déploya parmi les cordes l'émouvant thème de l'*Adagio* (et une fois de plus ainsi l'on put discerner quel surcroît de force apporte à un chef d'orchestre le don de grand instrumentiste). Enfin aussi à la manière dont s'énonça d'abord comme en les plus intimes profondeurs du silence, et en un premier et long tressaillement créateur, le thème qui, devenu Verbe, allait tout à l'heure bondir parmi les notes et être la cadence même de la Joie.

Que dire des solistes et des chœurs, M^{mes} Jeanne Montjovet et Suzanne Englebert, MM. Louis de la Patellière et Jean Kling et les Chanteurs de Saint-Gervais, sinon que Gaston Poulet obtint d'eux la constante présence de leurs possibilités les plus hautes, — la concentration de l'être en l'unanimité du chant?

La *Neuvième Symphonie* avait été précédée d'une pénétrante et spirituelle exécution d'*Epiphanie* d'Andrée Caplet. M. Yves Chardon s'y affirma une fois de plus comme l'un de nos violoncellistes les plus profondément doués. J. B.

Joseph BARUZI.

S. M. I. (132^e Concert, 18 février). — A la première audition d'une œuvre, dépasser l'impression toute subjective serait presque impossible, s'il n'y avait tout au moins deux signes grâce auxquels nous puissions tenter de nous reconnaître quelque peu par delà nous-mêmes. Tout d'abord, y a-t-il en cette œuvre une résonance sans analogue, un accent que nulle influence n'explique, une *présence indéniable*, — toute personnelle, ou peut-être, au contraire, indépendante de l'être qu'elle traverse? D'autre part, ces pages répondent-elles à une sincérité impérieuse, à une

spontanéité sans défaillances? Lorsqu'à ces deux questions la réponse sera affirmative, les réserves que formuleront tels ou tels n'auront jamais qu'une valeur approximative et provisoire. Le temps seul, avec sa collaboration mystérieuse, destructive ou créatrice, décidera. Les jours passeront sur l'œuvre pour la corroder ou la dissoudre, ou au contraire pour la sculpter et la magnifier étrangement...

Entendant M^{me} Louise Matha chanter avec une déchirante et persuasive puissance l'imploration spasmodique et harcelée, — étouffée d'angoisse, puis peu à peu élargie en triomphantes, meurtrières visions, — et qu'inspira à M. Nicolas Obouhoff la méditation hallucinée des derniers versets de l'Apocalypse, comment n'eussé-je songé à tout cela? Et peu m'importait dès lors si quelques-uns, non loin de moi, parlaient de « longueurs » ou de « monotonie », d'intentions dépassant la puissance, ou de procédés brisant les lois les mieux consacrées. Fragiles arguments, en face d'une telle musique, jaillie de ce que Carlyle appelle « le cœur le plus intime de la chose » et le centre vital d'un être...

Bien différentes de celle-là étaient les autres œuvres qui furent exécutées en ce même soir. Empreintes de plus de grâce que de force, mais parfois, certes, d'une texture très raffinée : tel avant tout le *Duo* pour violon et violoncelle de M. Tibor Harsanyi, dont M^{me} Jeanne Isnard et M. Maurice Eisenberg donnèrent une très vivante interprétation. De même, M^{me} Proche-Charpentier, accompagnée par l'auteur, mit ingénieusement en valeur les deux mélodies que M^{me} Béclard d'Harcourt a écrites sur des *Poèmes* de Paul Valéry. De même encore M^{lle} Jeanne Gautier, M. Emile Macon et M. André Gautier furent de scrupuleux interprètes de *Quatre pièces en trio* de M. Rohozinski, pour violon, alto et violoncelle; et M^{me} Madeleine Bertheliet et M. Guy Reitlinger laissèrent sa couleur délicate et un peu nostalgique à la *Sonate en ut* pour piano et violoncelle de M. A. Fébvre-Longeray.

Joseph BARUZI.

Concerts Walther Straram (9 et 16 février). — La poste ayant égaré le compte rendu du précédent concert Straram, nous rappelons simplement pour mémoire qu'y furent joués la *Quatrième Symphonie* de Beethoven, le *Psaume XLVIII* de Florent Schmitt et, en première audition, un *Concerto italien* — titre combien périlleux — pour violon et orchestre de Castelnuovo-Tedesco. Ce concerto déçut tous ceux à qui les œuvres brèves, mais vives d'esprit et d'une toujours fine qualité musicale, avaient appris le nom de ce jeune musicien italien. L'excellent violoniste qu'est M. Norbert Lauga (assez récent prix du Conservatoire, croyons-nous, et qui appartient à l'orchestre Straram) et M. Straram lui-même surent noblement défendre cette œuvre longue, au style peu homogène, aux dessins mélodiques de faible caractère, mais dont l'écriture, tant orchestrale que violonistique, révèle une indéniable habileté.

En la séance du 16 février, à part le *Concerto* pour piano de Schumann, au cours duquel M. Jean Dennery minauda tout à son aise, M. Straram ne fit exécuter que des œuvres modernes : le *Prélude pour la Tempête* de Honegger; la *Deuxième Symphonie* de Prokofieff (dont c'était la troisième exécution à Paris et qui provoqua un commencement de tumulte), cette œuvre si pleine de sève, si caractéristique de la manière de Prokofieff et où l'on retrouve tels laborieux départs de rythme, telle succession abrupte de marches différentes que déjà le *Troisième Concerto* pour piano et le *Bouffon* offraient à notre surprise cette œuvre enfin d'une incomparable abondance mélodique; une *Suite en ut majeur* d'un jeune musicien anglais, L. Berkeley, au style clair, un peu sec parfois, verbeux en d'autres endroits, mais d'une réelle élégance orchestrale, quoique empruntée à Ravel ou au Strawinsky du *Chant du rossignol*. S.

Concerts Ig Strawinsky (10 et 18 février). — Il reste convenu qu'Igor est un mauvais chef d'orchestre; mais peut-être existe-t-il une façon de mal diriger qui soit meilleure que la bonne?

Strawinsky dirige, comme il joue du piano, comme il

compose : avec génie. Sans doute les trois exécutions, aux Ballets russes, d'*Œdipus-Rex* avaient-elles quelque peu troublé le souvenir que nous gardions de cet être qui imprima, à quelques soirs de distance, deux images ineffaçables de l'*Octuor* et de l'*Histoire du soldat*? Mais aujourd'hui, mises à part de rares maladresses (par exemple vers le début de *Pulcinella*), nous avons à nouveau le spectacle de ce rythme pareil à un bloc granitique, rythme d'une seule pièce qui, l'espace d'une note, s'abat sur vous comme une force naturelle, galvanise un orchestre, une troupe de ballet, un public. Les points d'orgue eux-mêmes offrent quelque chose de dynamique; leur arrêt est une course souterraine du rythme. La syncope possède le corps entier de Strawinsky avant de faucher les temps forts des instruments. Et c'est la présence physique d'un pareil rythme qui donne à une interprétation de Strawinsky (ou, à son défaut, d'Ansermet) ce caractère nécessaire et suffisant. Il semble même que les instruments, emportés dans le rythme original où les entraîne le compositeur, disent des choses qu'aux autres exécutions ils ne trouveraient pas la place ni la force d'exprimer; surpris, ils jettent alors le cri vers quoi Strawinsky les poussait irréductiblement.

Et ainsi pûmes-nous saisir, tant dans le *Sacre* que dans *Pulcinella*, outre cette impression d'un rythme ramené à l'état solide, tels traits mélodiques, tels contre-chants jusqu'alors demeurés inouïs. Et ainsi tel trombone solo dans *Pulcinella*, par la fermeté même de son tracé au milieu du silence subit de l'orchestre, prenait l'importance de ce dernier. Chaque instrument, contraint à son expression la plus farouche, devenant un orchestre qui entraînait lui-même en conflit avec d'autres.

Nulle nouveauté à ces concerts que celle de huit petites *Pièces faciles* à quatre mains composées entre 1915 et 1917 et que Strawinsky a orchestrées assez récemment. Nouveauté précieuse entre toutes, puisque, en une période où Strawinsky semble précisément dédaigneux des richesses orchestrales que lui-même d'abord n'avait pas peu contribué à élargir, apparaît un sens inespéré de ces richesses, un art d'en jouer avec une mesure et avec une fantaisie qui étonnent. Le passage du piano à l'orchestre ne s'y exerce d'ailleurs que parce que Strawinsky sait qu'il trouvera sur sa palette orchestrale des tons absolument purs, sans mélange savant et qui, juxtaposés en leur bariolage brut, nous redonneront cependant l'unité première du piano. Et c'est *Petrouchka* recommencé, éparpillé, condensé en de petites pièces, luisantes encore de leurs couleurs fraîches et où une fois de plus l'esprit tourneur de la foire russe s'ébat; toute une féerie qui, d'être d'un ton plus familier que nul autre, dit mieux la puissance du magicien.

SCHAEFFNER.

Quatuor Roth (13 février). — Continuons à louer ce quatuor, notre hôte depuis une année environ, à le louer non tant pour la beauté et pour la plénitude sonores qu'il nous donne, mais pour le mouvement, et le plus authentique, qu'il met dans chaque œuvre interprétée. Il se trouve des détours d'œuvre où se substitue à ce que nous attendions quelque chose de tellement spontané, de si vif qu'un élément de surprise et de découverte s'introduit d'abord en notre émotion. Feri Roth, Antal, Molnar et particulièrement le violoncelliste Van Doorn sont quatre artistes dont la personnalité propre s'exprime, tout en sachant atteindre ce qui servira d'impondérable accord entre eux.

Au dernier concert furent joués les *Quatuors* d'Arthur Honegger, de T. Harsanyi et celui avec piano et en *sol mineur* de J. Brahms (avec le concours de M^{me} Fanny Loos) : leur véhémence singulière en fut chaque fois rendue. Nous mettrons à part le quatuor d'Harsanyi, encore peu joué à Paris, et dont l'exquise minutie sonore, qui à la rigueur trouverait en Ravel et en Schoenberg des précédents assez directs, ne laisse pas, grâce au contact qu'il conserve avec le folklore dru des plaines de Hongrie, avec des procédés instrumentaux de là-bas, que de se renouveler sans cesse selon un mouvement d'une extrême liberté. S.